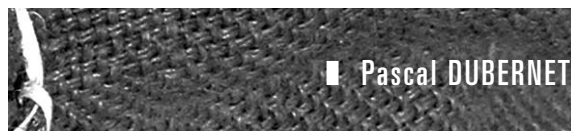


Ne dites pas à ma mère que je suis un jeune de banlieue, elle me croit enfant de la République!

Li aura fallu que j'attende de rentrer au collège pour m'apercevoir que j'étais différent des autres. Nous étions à la fin des années soixante-dix, début des années quatre-vingt. Jusqu'à l'âge de 12 ans j'étais persuadé que j'étais un enfant comme les autres. J'ai vite déchanté quand je me suis retrouvé dans une classe de 6^e CPPN. C'était une 6^e réservée à l'époque aux élèves les plus en difficulté. Sauf que j'étais loin de me considérer en difficulté... Je me suis vite aperçu que 90 % de la classe était issue du même quartier: la Châtaigneraie, à Pessac, dans la banlieue bordelaise. Quartier difficile, élèves difficiles! Un quartier HLM... Le mot HLM n'avait pour moi, aucune connotation péjorative. Je pensais même qu'il devait venir du verbe « aimer » car on entendait à la fin le son « aime »...

Les professeurs, eux, avaient pourtant l'air de nous considérer différemment. Je commençais à comprendre que les « extérieurs » à la cité avaient une image de mon quartier bien moins bucolique que la mienne... Comme si la banlieue était une « maladie sociale dont le

virus serait le béton ». C'est à la même période que j'ai appris que mes copains, Bouziane, Adama et Ozgur étaient considérés non pas comme des Français – ainsi que je l'avais toujours cru – mais comme des jeunes d'origine étrangère. C'était pour eux une sorte de double peine.



J'ai pris conscience qu'il allait falloir que je me batte pour essayer de convaincre tout un chacun que je n'étais pas seulement un jeune de banlieue mais bien un enfant de la République qui voulait réussir comme tous mes copains des beaux quartiers. Sans même mon CAP de coiffeur en poche – mes parents, comme tous les gens démunis face à NOTRE système scolaire élitiste, ont suivi les conseils de l'école et ont eu l'illusion de choisir la meilleure voie pour moi... –, métier que je n'avais pas choisi d'ailleurs, changement de cap: je suis devenu animateur socio-culturel dans diverses banlieues puis directeur de centres de vacances. C'est avant mes trente ans que j'ai décidé de tenter un cursus universitaire avec une équivalence baccalau-

réat. L'obtention d'un DUT de carrières sociales et d'un DEFA m'ont permis de devenir directeur de centres sociaux et formateur d'animateurs et de directeurs puis cadre dans une collectivité territoriale en tant que directeur de l'éducation.

Ce parcours dont je suis fier désormais a été une force. Je m'en suis toujours servi pour convaincre les jeunes qu'il ne fallait pas se laisser enfermer dans des cases imposées par la société. Je sais que, de nos jours, les jeunes des quartiers populaires vivent toujours les mêmes difficultés mais multipliées par dix. De plus, aujourd'hui, une grande souffrance envahit nos quartiers. Cette souffrance est souvent invisible, cachée, enfouie même au plus profond d'une jeunesse désemparée. Les gouvernements successifs, se réfugiant derrière l'avis de soi-disant experts, policiers, sociologues, philosophes et autres..., ont désigné les jeunes de banlieue comme de potentiels dangers pour notre société. Ils se sont servis des médias comme d'une simple affiche publicitaire. L'image de la banlieue a été soigneusement fabriquée, construite depuis des décennies après avoir été très bien pensée. Il me semble que l'association Quartier Sans Cible¹ que j'ai l'honneur de présider a le mérite de donner à voir une autre image et en utilisant les mêmes moyens, d'autant plus effica-

ces pour convaincre l'ennemi que d'utiliser les mêmes armes qu'eux. Une infime partie de ces jeunes revendique son droit d'exister en renvoyant à la société l'image qu'elle a d'eux. Image préfabriquée, comportement téléguédé! « Enfin on va parler de nous, enfin on va être au centre de vos préoccupations enfin on va prendre le dessus ». Être enfin reconnu peu importe les moyens.

Je reste persuadé que l'on ne pourra pas résoudre les problématiques urbaines sans répondre à cette souffrance. Et ce sont, désormais, tous les habitants de banlieue qui sont stigmatisés. D'autant que les jeunes n'ont pas d'autre choix identitaire que cette image négative : elle est la seule reconnue, ils ne peuvent se reconnaître qu'au travers d'elle ! Il est bien plus facile de vivre au quotidien avec une image de « voyou » qu'avec celle du bon élève. Les plus fragiles basculent ainsi dans l'irréparable et cela éclabousse l'ensemble des quartiers populaires. Quartier Sans Cible veut affirmer clairement qu'une partie de la société ne peut se développer durablement en laissant derrière elle de façon permanente une autre partie d'elle-même. Creuser des inégalités ne peut que se retourner contre ceux qui en sont à l'origine. Il est temps d'en finir avec la vision stéréotypée du jeune de banlieue qui ne fait qu'accroître l'incompréhension entre la jeunesse diverse de ces quartiers et le reste du pays. Il faut pouvoir regarder ces jeunes comme nos propres enfants, les enfants de la République.

■ PASCAL DUBERNET,
Président de Quartier Sans Cible

■ 1 <http://quartiersanscible.fr/>